

12 000 baptisés à Pâques, de nouvelles espérances pour l'Église de France

C'est le petit miracle de ce dimanche de Pâques. Ils sont 12 000 adultes à recevoir le baptême lors des vigiles pascales ce week-end en France. La conférence des évêques a communiqué mercredi les résultats records du nombre de catéchumènes en 2024. En constante hausse, +30%, ce nombre n'avait jamais été aussi élevé depuis vingt ans.

Entretien réalisé par Delphine Allaire - Cité du Vatican

Le profil des nouveaux baptisés est jeune, entre 20 et 35 ans, souvent de milieu rural, issus des classes populaires et sans culture chrétienne. Le phénomène nouveau et inattendu surprend dans les diocèses et signe le nouvel élan du catholicisme français: minoritaire mais vivifié et moins enfermé dans les habitudes.

Mgr Olivier Leborgne, évêque d'Arras et président du conseil pour la catéchèse et le catéchuménat au sein de l'épiscopat français, revient sur les causes d'un tel sursaut. Pour exemple, le diocèse nordiste de Mgr Leborgne accueille cette année 17 catéchumènes pour un ou deux seulement les années précédentes. Conséquence selon lui d'une quête «*d'eschatologie existentielle*», étouffée jusqu'alors par les certitudes inébranlables de la technique et du progrès.

Quelles raisons structurelles et conjoncturelles expliquent ce regain de foi?

L'incertitude du monde joue beaucoup. La paix n'est pas devant nous, la technique ne domine pas grand-chose et l'on sent une incertitude et une insécurité croissante. Je pense à l'expression du Pape Benoît XVI formulée au collège des Bernardins à Paris, à propos de ces jeunes qui, au Moyen-Âge, étaient venus dans ce couvent. Benoît XVI disait: «*Ils font de l'eschatologie existentielle*», c'est-à-dire qu'ils cherchent le durable dans le mouvant. Il y a cette recherche d'eschatologie existentielle chez nos contemporains. La technique ne résoudra pas tout. La paix n'est pas acquise. Qu'est-ce qui tient dans un monde aussi éclaté? Cette génération qui ne connaît pas l'Église se repose des questions fondamentales qu'on ne se posait plus. Elle n'a pas, comme ma génération, de comptes à régler avec l'Église, tout simplement parce qu'elle ne la connaît pas.

Le deuxième point, c'est qu'à force d'être dépouillées, nos communautés sont beaucoup plus disponibles. Elles étaient sûres d'elles-mêmes, elles ne le sont plus. Il y a plus d'espace pour la personne qui arrive, qui est différente. Doit-on les assimiler en les faisant devenir comme nous étions hier, ou entendons-nous la parole que Dieu nous transmet par eux?

Je crois qu'aujourd'hui, dans la fragilité de l'Église de France avec la crise des abus et la sécularisation galopante, il y a une disponibilité plus grande à ceux qui passent et qui sont différents.

“Ces jeunes cherchent le durable dans le mouvant.”

Perçoit-on une inflexion particulière aussi depuis le moment charnière de la pandémie, une quête ou un retour de sens et de transcendance?

La pandémie est une bascule dans le paradigme intellectuel qui dominait la France depuis les Lumières. Depuis les Lumières, nous pensions que la raison, la technique, le progrès, pouvaient tout résoudre. On a même parlé de science philosophique, le marxisme était présenté comme une science de l'avenir. Hegel, Marx avaient des prétentions scientifiques et tout cela s'effondre. Un petit virus ajouté à la crise écologique est venu nous dire: «Êtes-vous sûr que vous dominez tout?» Nous pensions tout dominer, nous ne dominons pas tout. Il y a là une ouverture à des questions nouvelles.

Chaque parcours de foi est unique, mais quels éléments spirituels attirent particulièrement ces nouveaux fidèles?

En lisant les lettres de catéchumènes, je me suis aperçu que la vie d'une grande majorité d'entre eux est abîmée, cabossée, maltraitée. Dans cet itinéraire, ils ont fait l'expérience que quelqu'un les mettait debout. Certains ont vécu l'expérience évidente du Christ, d'autres n'arrivent pas du tout à nommer Jésus, mais ont entrevu la brèche de l'espérance. C'est vraiment une expérience de salut, de la grâce de Dieu au cœur du mystère des ténèbres et du scandale du mal.

Pour un certain nombre aussi, la piété populaire a joué un grand rôle. La très grande majorité des catéchumènes viennent de milieux populaires, sans avoir fait l'expérience de salut. Dans des milieux pas du tout élevés chrétiennement, c'est parfois la grand-mère ou le grand-père qui témoigne; ou des non-baptisés qui s'arrêtent régulièrement dans des sanctuaires pour déposer une bougie. La piété populaire, dont le Pape parle aussi régulièrement, est une ouverture sur le sacré. Certains viennent nous voir sans nommer Jésus, sans le connaître, mais en sentant que là on peut s'adresser à quelqu'un qui les aidera à cheminer. Petit à petit, ils découvrent le Christ et l'accueillent comme leur Sauveur.

“La piété populaire est une ouverture sur le sacré.”

On note une hausse des catéchumènes en territoires ruraux. Or, ils souffrent le plus de pénuries de prêtres. Comment résoudre cette équation?

En devenant toujours davantage l'Église du Christ, soutenue par les ministères ordonnés. Mais au nom de quoi les prêtres devraient-ils tout porter? Dans mon diocèse, ce ne sont pas les prêtres qui vont porter la proximité auprès des territoires,

mais les fraternités de chrétiens. Je viens de demander publiquement, à la messe chrismale, à tous les chrétiens sans exception, d'entrer dans des petites fraternités locales. Ce sont eux qui vont dire la fraternité du Christ. Ils seront ensuite soutenus, encouragés, formés, rassemblés par les prêtres. Car de fait, j'ai 1 million 470 000 habitants dans mon diocèse pour 70 prêtres en activité.

Nous sommes invités à un changement de paradigme qui n'invalide pas, au contraire, qui remet en valeur le ministère du prêtre, mais qui n'est plus l'homme à tout faire, pour qui tout se joue, mais qui stimule une communauté qui aide les chrétiens à être présents là où ils ont à être présents.

J'ajouterai que les séminaristes de mon diocèse viennent des mêmes horizons que les catéchumènes. J'ai deux personnes qui vont entrer au séminaire à la rentrée. Ils ne sont pas du tout de milieu catho, mais ils ont fait l'expérience du Christ. Ils ont été baptisés adultes et ils veulent servir. Ils ne connaissent pas la grande tradition de l'Église, ils vont la découvrir petit à petit, mais c'est tout à fait désarçonnant. La formation des prêtres doit prendre cela en compte car c'est une évolution majeure. Mais dans un diocèse comme le mien, le Pas-de-Calais, marqué par la ruralité et l'effondrement de l'industrie minière, nous sommes très surpris des merveilleuses figures qui arrivent, qui ne sont pas du tout celles que nous connaissions jusqu'ici. Comme si, l'Église en France, qui, à un moment a été très classes moyennes -de petite, moyenne et grande bourgeoisie- était réinvestie par les milieux populaires.

Que préfigurent ces changements sociaux dans la pratique ecclésiale pour l'avenir du catholicisme en France?

Je vois une Église moins nombreuse, c'est évident, beaucoup moins nombreuse encore qu'aujourd'hui, et en même temps potentiellement une Église moins habituée, une Église "petite communauté d'espérance". La période est décapante mais extrêmement stimulante. Le monde est difficile mais le Seigneur ne laisse pas tomber son Église. Je perçois un renouveau ecclésial qui n'est pas le retour à une splendeur d'antan -c'est une impasse, il ne faut absolument pas rêver à ça car le Seigneur ne travaille pas à partir du passé- mais un appel vers l'avenir. Et dans cet avenir, il nous fait des dons qui sont de vraies promesses pour l'Église.

Nous serons moins nombreux, nous n'aurons plus la place institutionnelle qu'on a cru avoir et qu'on n'a peut-être pas eu tant que ça -quand je vois le manque d'impact que nous avons aujourd'hui dans les débats publics, c'est très marquant-, mais enfin, on sera à la hauteur de ce qu'on aime, c'est à dire aussi présent au don de Dieu et pas enfermé dans des habitudes.

Le patrimoine religieux est évoqué cette année comme facteur d'évangélisation dans l'enquête. Quelle est l'importance du beau dans la foi?

Les personnes sont sensibles au beau. Quand j'étais curé en cité, j'ai vu combien les fidèles de ces quartiers aspirent aux belles églises et aux belles liturgies. Ils ont une propension au silence que les pseudos intellectuels se perdant en verbiages infinis ne comprennent pas. Il y a une forme de sobriété et de profondeur de la beauté. Combien m'ont dit s'être arrêtés dans une église pour la qualité du silence, que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

Et si jamais l'église n'est pas abandonnée, mais qu'il y a encore une vieille chrétienne qui la balaye régulièrement, ils sentent une âme vivante. J'ai vu des gens devant une statue, devant un tableau, tout d'un coup, être transpercés. Le beau n'est pas le seul élément, il lui faut une parole derrière. Mais le beau est une porte ouverte sur le don de Dieu.

Source ; Vatican news le 30 mars 2024